

en



ANNÉE. — N° 18.571

MARDI

3

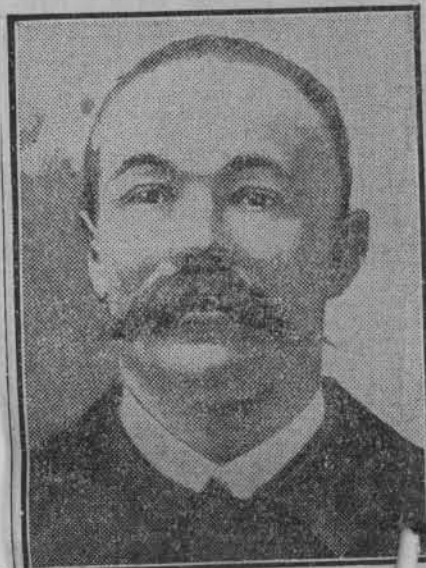
JANVIER 1928

Sainte Geneviève

# REVELATIONS SUR GLOZEL

Les briques et les pots trouvés sont évidemment anciens, mais moins que ne le pensent certains savants

C'EST CE QU'EXPLIQUE M. FRADIN, DE LYON, COUSIN DES FRADIN DE GLOZEL



M. Claude Fradin

03/01/1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



140677

Lyon, 2 janv. (de notre env. spéc.)

On a jusqu'ici proposé de l'énigme de Glozel trois séries d'explications. Les premières reposent sur l'authenticité néolithique du gisement, les secondes y situent la mystérieuse officine d'une magicienne du pré-moyen âge; les dernières n'hésitent pas à conclure à une mystification dont le jeune E. Fradin pourrait être l'auteur ou le complice.

Voici cependant une quatrième théorie des choses de Glozel. Elle n'émane ni d'un savant ni d'un homme qu'on pourrait taxer d'avoir un intérêt moral ou matériel au succès de la thèse qu'il soutient, mais tout simplement d'un obscur employé de la société du gaz de Lyon: M. Claude Fradin, petit-cousin des Fradin de Glozel.

Claude Fradin a vécu son enfance et une partie de sa jeunesse à Ferrières-sur-Sichon. De ces années déjà lointaines (M. Fradin a maintenant cinquante-six ans), il a conservé les souvenirs les plus précis. C'est un homme intelligent, d'une opiniâtreté au travail peu commune. Il occupe depuis trente ans tous ses loisirs à étudier l'histoire de sa petite patrie. C'est là toutes ses passions, « son plus grand vice », nous dit sa femme, tandis que nous attendons avec elle l'arrivée de son mari, dans cette humble pièce de la rue Boileau qui sert de cuisine, de salon et de salle à manger à toute la famille.

### Le cousin des Fradin de Glozel

Mais voici M. Fradin. Dans son visage fatigué, il y a deux yeux clairs, pleins d'esprit et de loyauté. M. Fradin est malheureusement assez sourd, et nous mettrions longtemps à nous entendre sans les interventions tonitruantes de Mme Fradin, qui aide à la bonne marche de la conversation, tout en surveillant le repas de midi sur la vaste cuisinière ronflante.

Le père est allé chercher ses dossiers. Lui aussi, comme tous ceux qu'intéresse la grande question du jour, possède des fiches sans nombre, des cahiers couverts de notes, des photos d'objets glozéliens.

Et il déroule ses histoires. Nous voici noyés sous les faits, sous les dates. Toute l'histoire de la région de Ferrières, toute l'histoire des Fradin s'évoquent devant nous avec un luxe de détails et une précision qui, vraiment, nous étonnent. Essayons de voir clair dans cette luxuriante chronique.

Les Fradin de Glozel sont donc des cousins de Claude Fradin, des cousins issus de germains. Leurs aïeux communs étaient venus s'établir dans la région de Ferrières, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, voici dans quelles conditions.

L'histoire de la tuilerie et de la poterie de Glozel

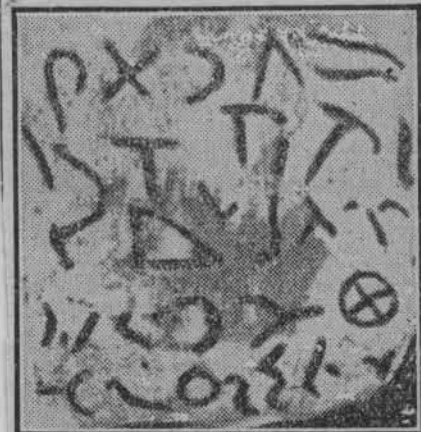
Au xvi<sup>e</sup> siècle, fonctionnait, à Glozel même, une entreprise destinée à fournir les matériaux de construction des nombreuses et belles demeures qui s'édifiaient dans le pays. Cette entreprise comportait une tuilerie et une poterie situées dans le vallon actuel de Glozel, à l'endroit où la forêt était le moins dense et où la glaise se trouvait être de la meilleure qualité.

— Cette poterie et cette tuilerie, dit le père Fradin, ont existé à Glozel, au milieu de nombreuses vicissitudes, jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Je me souviens, en effet, qu'un jour de mon enfance où je me trouvais avec le père Séraphin, de Ferrières, sur la route qui va de Chevadrignou à Glozel, mon vieux compagnon, me montrant un tas de vieilles briques qui doivent s'y trouver encore, m'en expliqua ainsi la provenance: « Tu vois, petit, c'est ici qu'il y a bien des siècles on fabriquait les tuiles pour le château de Montgilbert, car la tuilerie de Glozel est d'une date beaucoup plus récente... »

Quoi qu'il en soit, la main-d'œuvre nécessaire à l'entreprise de Glozel était alimentée pendant le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle, par des ouvriers du Poitou, mais plus spécialement d'Aunis et de Saintonge, qui s'en venaient ainsi à pied, tous les lundis de Pâques, de leur province lointaine, vers les montagnes du Bourbonnais.

Ils y travaillaient tout l'été au service des maîtres de Glozel. Les ancêtres des Fradin, qui se rattachent à un Jehan Fradin, « maire » de Saint-Jean-d'Angély et premier baron de Saintonge, se rendirent ainsi dans la région. Ils s'installèrent d'abord à Ollière, où ils ouvrirent une cantine destinée à offrir le gîte et le couvert aux maçons et potiers poitevins, leurs compatriotes.

En 1565, cependant, le propriétaire de Glozel se trouvait être un certain de Rochechouart, connu sous le sobriquet de « seigneur du bâtiment ». Ce sobriquet lui avait été donné en raison de son industrie principale. Le « seigneur du



Une des briques de Glozel.

(Au bas, on lit aisément Clozet, orthographe ancienne de la localité)

bâtiment » alimentait en tuiles et poteries de toutes espèces une petite armée protestante campée à la Pacaudière. Cette armée, ayant été mise en déroute



au combat de Champolloy, en 1567, se replia sur Vichy en passant par Ferrières et par Glozel. Les chefs huguenots, qui ne voulaient pas que l'exploitation de Glozel tombât aux mains des catholiques, la firent incendier et dévaster.

Le « seigneur du bâtiment » s'acharna à rétablir, après la tourmente, l'industrie de Glozel. Tuiles et poteries étaient devenues encore plus nécessaires dans un pays ravagé par les guerres de religion.

Il mourut en 1590. Mais l'industrie de Glozel se perpétua encore pendant deux cents ans, jusqu'à l'année 1777, où mourut chez son gendre, à Ferrières, le dernier rejeton de la famille de Glozel, à qui ces propriétés avaient fini par échoir.

### Les briques et leurs inscriptions

Le père Fradin en ayant fini avec son historique, nous lui demandons :

— Que sont donc pour vous les briques trouvées à Glozel ?

— Des restes, nous répond-il, de l'ancienne exploitation. Pas autre chose. Quelques-unes remontent sans doute aux ravages des guerres de religion, mais il y en a aussi des temps qui suivirent.

— Et les lettres qui se trouvent sur certaines d'entre elles, les fameuses lettres de l'alphabet glozélien ?

— Je ne suis pas grand clerc en ces choses, dit M. Fradin. Considérons tout de même cette brique où l'on a craint de devoir lire Clozet. Il n'y a pas de doute pour moi. C'est bien Clozet qu'il faut y lire. Cette orthographe correspond, du reste, à une ancienne prononciation.

Au-dessus de Clozet, je n'hésite pas non plus à lire une date : 1720. A droite de cette date, il y a un rond avec une croix qui correspond simplement à une marque de fabrique.

Quant aux autres signes gravés sur la brique, ils constituaient certainement, pour un contremaitre à peu près illettré, un moyen de noter les commandes qui lui étaient transmises. La tuile tout entière n'est autre chose qu'une espèce de bulletin de commande où les T représentent des tuiles et les X des carreaux. Les autres signes sont sans aucun doute des chiffres mal faits, des indications de clients. C'est pourquoi il y a des briques plus ou moins cuites. A l'origine, celles où les gens de Glozel notaient les ordres de leurs clients ou de leurs patrons ne devaient pas être cuites. Quelques-unes, ensuite, ont pu être mises au four telles quelles, mais c'est certainement le plus petit nombre...

### Des pots à tête de mort

— Et les pots à tête de mort ?  
— J'ai toujours entendu dire, répond M. Fradin, que l'industrie de la teinture avait été également très développée dans le pays. J'ai, du reste, trouvé dans l'œuvre d'un voyageur savoyard nommé Goërlitz, qui visita, en 1556, ma province natale, la confirmation absolue de ces dires.

La fabrication des diverses teintures exigeait l'emploi d'acides extrêmement dangereux, très ou non de la chaux.

Et, de même que de nos jours, on inscrivit « poison » sur les fioles qui contiennent des liquides vénéneux, de même que nous y collons des étiquettes avec, parfois, un crâne et deux tibias entrecroisés, de même nos ancêtres modelèrent sommairement, en forme de tête de mort, les pots qui recelaient les acides de la teinture. C'était une façon d'avertir les imprudents qui se trouvaient parmi cette foule d'illettrés qu'il ne fallait pas toucher à ces vases, sous peine de mort.

— Il y a aussi les animaux gravés ?  
— Vous m'en demandez bien long, dit en riant le père Fradin. Laissez-moi vous donner tout de même un détail qui a peut-être son importance. Mon bisaïeul et mon trisaïeul étaient, en 1750, métayers d'une riche famille connue sous le nom de des Rennes. Ces des Rennes eurent, en 1797, tous leurs meubles vendus à l'encan. Il s'y trouvait des objets marqués aux armes de leur blason, qui représentait un renne. J'ai notamment vu dans mon enfance, à Ferrières, de nombreuses assiettes où était dessinée l'image d'une grosse chèvre aux longues cornes...

Telle est la théorie de Glozel comme la conçoit un Fradin et un fort honnête homme.

Quelle qu'en soit la valeur, elle aura au moins introduit un peu de franche bonhomie et de malicieuse gaieté dans un sujet qui ne laissait pas d'en manquer un peu depuis quelque temps. — Jean Pagès.